

A

460264

DUPL



HAGIOGRAPHIE

DU DIOCÈSE D'AMIENS

TOME II.

HAGIOGRAPHIE

DU

DIOCÈSE D'AMIENS

PAR
L'ABBÉ J. CORBLET

Chanoine honoraire et Historiographe du Diocèse d'Amiens
Chevalier de la Légion d'Honneur
Officier d'Académie

Directeur de la REVUE DE L'ART CHRÉTIEN, Correspondant de la Société des Antiquaires de France
Membre de l'Institut des Provinces de la Société des Antiquaires de Picardie
etc., etc.

TOME DEUXIÈME

PARIS

J. - B. DUMOULIN, LIBRAIRE

13, Quai des Augustins

AMIENS

PRÉVOST-ALLO, LIBRAIRE

34, Rue Delambre

1870

BX
4059
15
073
1.2

HAGIOGRAPHIE

DU DIOCÈSE D'AMIENS

S. FÉLIX DE VALOIS

FONDATEUR DE L'ORDRE DES TRINITAIRES.

20 Novembre. — † 1212.

Plusieurs historiens¹ ont prétendu que S. Félix² n'a point tiré son origine de l'illustre famille de Valois qui devait un jour monter sur le trône de France, mais que le nom de Valois lui fut donné, soit pour indiquer le pays où il naquit, ou du moins celui où il passa une partie de sa vie. Nous devons donc tout d'abord éclaircir cette question, et fournir les preuves qui nous autorisent à faire figurer Félix de Valois dans notre galerie, comme étant né à

¹ CARLIER, *Hist. du duché de Valois*, I, 433. — TOUSSAINT DU PLESSIS, *Hist. de l'égl. de Meaux*, I, 731. — BAILLET, *Vie des Saints*.

² On le trouve désigné au Moyen-Âge sous les noms de *Fælix*, *Flix*, *Fliche*, *Feli*, *Fèle*, *Felix l'Hermite*,

et de Crépy¹. Le fils de Raoul et d'Éléonore devait plus tard abandonner ces deux noms qui auraient révélé son illustre origine, et prendre celui de Félix, que nous allons lui donner dès maintenant, pour la clarté du récit.

Éléonore, qui se rappelait toujours le songe mystérieux de son pèlerinage, voulut concourir aux desseins de la Providence sur son enfant, en le recommandant à S. Bernard, abbé de Clairvaux, la gloire et l'arbitre de son siècle. Elle était sûre d'ailleurs de trouver un favorable accueil auprès de l'illustre moine, qui lui était attaché par les liens de la parenté et aussi par ceux de la reconnaissance, en raison de la protection dont Thibaud, comte de Champagne, avait entouré l'Ordre de Cîteaux.

S. Bernard, accompagné de ses religieux, reçut, à l'entrée du monastère, la comtesse de Valois, qui tenait dans ses bras son enfant âgé de trois ans. Il accepta au nom de Dieu cette offrande solennelle et voua l'enfant au service de la sainte Vierge.

Pendant les quelques jours qu'Éléonore passa à Clairvaux, S. Bernard lui révéla l'avenir de Félix, les combats qu'il aurait à souffrir, les austérités dont il parsèmerait sa vie et la gloire qui couronnerait un jour ses humiliations volontaires. La pieuse mère se soumit aux volontés du ciel, et puisa dans ces prédictions le courage dont elle devait un jour avoir besoin pour supporter ses propres infortunes.

Éléonore retourna avec son fils au château de Crépy, où elle était appelée à exercer les devoirs de

¹ Nous consacrerons un article à la biographie de S. Simon.

l'hospitalité envers un Pontife infortuné. Innocent II, chassé de Rome par la faction qui soutenait son compétiteur Anaclet, était venu chercher un asile en France. Louis le Gros lui fit un respectueux accueil, et l'engagea à sacrer à Reims l'héritier présomptif de la couronne. Raoul I^{er}, comte de Valois, exerça dans cette cérémonie les fonctions de grand sénéchal, dont il devait bientôt recevoir le titre officiel. Il offrit son château de Crépy pour résidence au Pontife exilé : Innocent II usa pendant quelque temps de cette généreuse hospitalité et, en reconnaissance, appela les bénédictions du Ciel sur le jeune enfant que sa mère dirigeait avec tant de sollicitude dans les voies de la vertu.

Un grand événement politique devait occasionner à Éléonore des chagrins sans terme. Son époux avait été chargé par Louis le Gros de négocier le mariage de son fils, Louis le Jeune, avec Éléonore, fille de Guillaume X, duc d'Aquitaine. Il vit à Bordeaux la sœur cadette de cette nouvelle reine, nommée Alix-Pétronille, et conçut pour elle une passion si violente qu'il résolut de l'épouser, après avoir répudié sa première femme. Il prétexta un degré de parenté prohibé par l'Église et fit approuver ses projets criminels par son frère Simon, évêque de Noyon, par Barthélemy, évêque de Laon, et par Pierre, évêque de Senlis. Ce mariage adultère s'accomplit en 1141 ; le jeune Hugues (Félix de Valois), alors âgé de quatorze ans et élevé à Clairvaux, fut déshérité et considéré comme bâtard.

Le frère d'Éléonore, Thibaud, comte de Champagne, le comte de Bourgogne, S. Bernard et

HAGIOGRAPHIE

DU

DIOCÈSE D'AMIENS

PAR
Jules
L'ABBÉ J. CORBLET

Chanoine honoraire et Historiographe du Diocèse d'Amiens
Chevalier de la Légion d'Honneur
Officier d'Académie

Directeur de la REVUE DE L'ART CHRÉTIEN, Correspondant de la Société des Antiquaires de France
Membre de l'Institut des Provinces de la Société des Antiquaires de Picardie
etc., etc.

TOME DEUXIÈME

PARIS

J. - B. DUMOULIN, LIBRAIRE

13, Quai des Augustins

AMIENS

PRÉVOST-ALLO, LIBRAIRE

34, Rue Delambre

1870

Les adversaires de cette tradition ne lui opposent que des arguments négatifs. Pourquoi, disent-ils, les historiens contemporains ne nous parlent-ils point de ce Félix, comme étant le fils aîné de Raoul?

Nous répondrons que plusieurs en parlent, puisqu'ils nous disent que Raoul et Éléonore eurent un enfant nommé Hugues; ces annalistes l'ont perdu de vue à cause de son changement de nom. Ne devait-on pas d'ailleurs éviter de réveiller la mémoire d'Éléonore et de son fils disgracié, en face d'une nouvelle épouse et d'un prince qui rachetait ses torts passés par un grand dévouement à l'État et à l'Église.

Ajoutons que les chroniqueurs se bornent souvent à mentionner les personnages qui doivent figurer dans l'ordre de succession et s'embarrassent peu des autres. Si nos adversaires insistaient en disant qu'on s'est trompé, en prétendant que Félix est issu de la maison *royale* de Valois, puisque la branche *royale* de cette famille n'apparaît qu'au XIV^e siècle, nous conviendrions de ce qu'il y a d'exagéré dans cette assertion, tout en faisant remarquer que, dès le XII^e siècle, le nom de Valois était porté par une famille alliée au trône, comme le démontre incontestablement l'*Art de vérifier les dates*¹.

Cette tradition, adoptée par le Bréviaire romain, n'offre aucun détail qui puisse la faire suspecter. Elle a été révélée après la mort de Félix par S. Jean de Matha et s'est conservée depuis lors dans l'Ordre des Trinitaires.

¹ *Chronologie des comtes de Vermandois.*

Le jeune Félix s'était formé près de sa mère à l'école de la charité. La plus grande récompense qu'il ambitionnait, c'était de distribuer de ses propres mains des aumônes aux pauvres ; il quittait volontiers la table pour leur aller porter les aliments dont il se privait ; il s'ingéniait auprès de son oncle, le comte Thibaud, afin d'obtenir des largesses sans cesse renaissantes, pour ses favoris, mais il ne demandait rien pour lui et se dépouillait même de tout ce qu'on pouvait lui donner.

Un pauvre, couvert d'ulcères, vint un jour implorer sa charité. Félix se déroba aux regards des gens de sa suite, conduisit le mendiant à l'écart et le revêtit de ses propres habits. Mais, la nuit suivante, il retrouva ces vêtements sous le chevet de son lit.

Félix était plein de compassion pour toutes les infortunes, même pour celles qui sont le châtiment mérité des fautes les plus graves. Il s'attendrit un jour sur le sort d'un condamné à mort, dont il n'ignorait point les forfaits. Un pressentiment mystérieux lui fit prévoir que ce criminel pourrait devenir un grand saint et s'imposer librement une expiation plus méritoire que celle qu'allait exiger la justice humaine. Il s'offrit lui-même à Dieu comme victime, pour participer à cette satisfaction présumée. La grâce du condamné lui fut accordée par le comte Thibaud, et il n'eut pas à la regretter : car le coupable se retira dans la solitude, peut-être à Clairvaux, et racheta sa vie passée par les plus grandes austérités.

Le jeune prince de Valois songea à entrer dans la

vie monastique et se retira à Clairvaux, où S. Bernard l'avait, tout jeune enfant, consacré à Marie. Il y trouva Henri, fils de Louis le Gros et d'Alix de Savoie, qui devait un jour gouverner l'Église de Beauvais et plus tard celle de Reims. Les exemples de ce prince, comme ceux de S. Bernard, excitèrent son admiration et alimentèrent son zèle. Il se trouvait heureux de se nourrir comme eux de pain de millet et d'avoine, de racines sauvages et de feuilles de hêtre, de se condamner à un silence perpétuel, d'oublier toutes les joies du monde et de renoncer entièrement à sa volonté. Il ne voulait qu'être l'imitateur des religieux et bientôt, sans le savoir, il devint leur modèle.

Quand Félix s'aperçut de l'estime dont il était l'objet, il voulut échapper aux tentations de l'amour-propre et se retirer dans une solitude inaccessible à la louange, où sa vie, son nom, sa mémoire resteraient ensevelis dans un éternel oubli. Il s'ouvrit de ses projets à S. Bernard qui les approuva.

Pour mieux cacher son dessein, Félix se rendit à la cour de son oncle Thibaud, comte de Champagne. Il y fut reçu avec les honneurs qu'on devait à son rang, et, après un court séjour, il manifesta le dessein de visiter l'Italie. Thibaud ne vit là qu'un moyen de perfectionner l'éducation de son neveu, et lui fournit une escorte pour accomplir son excursion.

Un autre motif encore engageait peut-être le fils d'Éléonore à s'exiler. Ne pouvait-il pas devenir un sujet de discorde ? Son père, Raoul I^{er}, avait un fils de son mariage adultère avec Pétronille ; ne pouvait-

on pas contester les droits d'un bâtard et renouveler la guerre qu'avait apaisée la mort d'Éléonore? Félix, en disparaissant de la scène politique, laissait le champ libre aux enfants de Pétronille et assurait la paix du duché de Valois, sans faire une renonciation formelle qui aurait été une injure à la mémoire de sa mère ¹.

Dès que Félix eut traversé les Alpes, il songea à réaliser le projet qui avait guidé ses pas. Partout il s'enquérail du genre de vie qu'on menait dans les monastères, de la régularité qui y florissait, des saints personnages qui les édifiaient par leurs vertus. Ayant appris qu'un pieux anachorète avait confiné son existence au milieu des Alpes et pratiquait dans cette solitude une perfection surhumaine, il sentit soudain dans son âme un attrait mystérieux pour ce genre de vie, et résolut de se faire le disciple du saint anachorète, sans qu'on pût soupçonner le lieu de son exil volontaire. Il profita d'une excursion pour se dérober aux regards de sa suite et s'enfoncer dans la forêt. Lorsque ses serviteurs eurent remarqué son absence, ils se mirent à sa recherche; leurs tentatives prolongées restant infructueuses, ils crurent que leur maître avait péri dans quelque ravin et publièrent le bruit de sa mort.

Le jeune comte de Valois étant parvenu à trouver la grotte du solitaire, lui exposa son dessein

¹ Quelques auteurs prétendent, mais sans preuves, que Félix accompagna alors Louis VII dans sa croisade. Notre Saint, après un court séjour en Palestine, serait revenu par mer en France et aurait été jeté par un naufrage sur les côtes de la Ligurie.

Résolus de ne point se séparer, ils se tracèrent une règle de conduite, pour ne point se laisser entraîner par les variations de la ferveur. Ils déterminèrent les heures qui devaient être consacrées à la récitation de l'office, à la célébration des saints mystères et aux divers exercices de piété.

La renommée des deux saints solitaires avait pénétré dans tout le Valois. On venait réclamer leurs conseils, implorer leurs prières, admirer leurs vertus. La charité leur faisait alors un devoir de vaincre leur humilité, et Dieu exauçait leurs intercessions. Jean de Matha les attribuait toujours à la sainteté de Félix, et ce dernier n'y voyait qu'un effet des mérites de Jean de Matha. C'étaient là les seules contestations qui s'élevaient entre eux, et ils gémissaient devant Dieu de ces faveurs dont ils se croyaient indignes, et qui attiraient sur eux l'admiration des hommes. Le même sentiment d'humilité les avait engagés jusque-là à refuser les disciples qui voulaient se ranger sous leur conduite. Mais, quand Dieu leur eut révélé dans une vision sa volonté à ce sujet, ils admirèrent auprès d'eux de nombreux novices, et furent obligés de transporter leur habitation près de la fontaine où ils allaient chaque jour prendre leur repas, et où ils avaient vu souvent apparaître le cerf mystérieux, portant entre ses cornes la croix rouge et bleue, qui devait être adoptée plus tard dans le costume des Trinitaires. S. Jean de Matha, sous l'humble nom de *Ministre*, fut chargé, malgré lui, du supérieurat de cette communauté naissante, et Félix bénit le ciel d'avoir échappé à l'honneur qu'on avait voulu lui imposer.

Borrekens, Sébastien Leclerc, L. Gaultier et Scotin ont gravé des figures de S. Félix.

Une médaille octogone, frappée à Rome au XVII^e siècle, représente, d'un côté, S. Félix de Valois et S. Jean de Matha auxquels apparaît un ange entouré de deux esclaves, et de l'autre, la Vierge se montrant à S. Félix, revêtue des habits de son Ordre, chantant l'office avec lui et une foule d'anges qui s'étaient placés dans les stalles de l'église de Cerfroid.

Les Trinitaires avaient pour armes l'ancien écu de France aux fleurs de lys sans nombre, avec la croix rouge et bleue en abyme. Deux cerfs servaient de support. On voit que ces armoiries rappelaient tout à la fois la naissance princière de S. Félix et l'origine miraculeuse de l'Ordre.

BIBLIOGRAPHIE.

JOFREDI, *Vita S. Johannis de Matha*, apud GROEVIIUM, *Thesaur. antiquitat. ital.*, t. ix, part. vi. — MACEDO, *Vita S. Felicis Valesii*, 1660. — FRANÇOIS DE SAINT-LAURENT, *Compendium vitæ SS. Johannis et Felicis*. — RAPHAEL A S. JOHANNE, *Liber de redemptione captivorum*. — GONON, *Vitæ et sententiæ Patrum occident.*, lib. vi — *Gallia christiana*, viii, instrum. p. 554. — JACQUES BOURGEOIS, *Institution de la Très-sainte et indivisible Trinité et Rédemption des captifs*. — DILLOUD, *Vie de S. Félix de Valois*, 1695. — BONAVENTURE BARON, *Annales de l'ordre de la Très-sainte Trinité*. — GONZALEZ DE AVILA, *Vies de S. Jean de Matha et de S. Félix de Valois*. — HELYOT, *Hist. des Ordres monastiques*. — HURTER, *Tableau des Institutions de l'Église au Moyen-Age*, II, 482. — ÉTIENNE BINET, *Abrégé des Vies des principaux fondateurs de religions*. — *Officium proprium patris nostri S. Felicis de Valois*, 1690. — La plupart des recueils hagiographiques, et les ouvrages d'ANSELME, COLLIETTE, le P. CALIXTE, CARLIER, DU CANGE, DOMINIQUE DE JÉSUS, Mgr PAVIE, l'abbé PRAT et TOUSSAINT DU PLESSIS, cités dans les notes de cette biographie.

S. FIRMIN

MARTYR, PREMIER ÉVÊQUE D'AMIENS.

25 Septembre. — † II^e Siècle.

Autant l'auteur d'un recueil biographique ressent de satisfaction littéraire à faire revivre un personnage peu connu, autant éprouve-t-il d'embarras quand il se trouve en présence d'une figure dont tous les traits ont été irrévocablement fixés. C'est ce qui nous arrive à l'égard de S. Firmin ¹, dont M. Charles

¹ *Firminus*; — *Firmins*, *Fermin*, *Fremin*, *Fremis*, *Fernin*, *Frenin*. Dans l'arrondissement de Pont-Audemer, on lui donne plusieurs qualifications, selon les maladies pour lesquelles on va l'invoquer dans divers pèlerinages : *S. Firmin au feu*, *S. Firmin l'engelé*, *S. Firmin l'échauffé*, *S. Firmin l'accroupi*, *S. Firmin le frétilant*, etc. (CANET, *Essai sur l'arrondissement de Pont-Audemer*). — *Firminus* paraît être un diminutif de *Firmus* (ferme, stable, fidèle), nom que portait le père de notre premier évêque. — Ce prénom était jadis fort répandu dans notre diocèse, comme on peut le voir en parcourant la liste des mayeurs d'Amiens. — Parmi les saints qui ont porté le même nom, nous citerons outre Firmin le confesseur, évêque d'Amiens : un soldat martyrisé à Satales, en Arménie (24 juin); un évêque de Metz (18 août); un évêque d'Uzès (11 octobre); un évêque du Gévaudan (14 janvier); un abbé de Saint-Savin (11 mars); un évêque de Pompéiopolis, en Paphlagonie, dont le chef, conservé au couvent des Minimes de Madrid, a été réputé à tort comme celui de notre saint martyr.

Salmon a publié une Vie si complète et si consciencieusement étudiée ¹. Cet ouvrage, couronné par l'Institut, est assurément l'un des monuments historiques dont l'érudition moderne peut se glorifier à meilleur droit. Il n'a qu'un grave défaut à notre point de vue : celui d'avoir fait une moisson si abondante et si soigneuse, qu'il ne nous reste plus à glaner que quelques maigres épis. Aussi, après avoir vérifié les sources où a puisé notre savant collègue, après avoir constaté la parfaite exactitude de ses recherches, nous avons dû nous borner, la plupart du temps, à analyser son œuvre, surtout en ce qui concerne l'histoire du culte de S. Firmin.

Nous n'avons pas même eu la possibilité de marcher dans une voie différente pour la question controversée de chronologie. Longtemps nous avons suspendu notre opinion à cet égard, et, ne voulant la former qu'après une étude approfondie de tous les textes, nous nous étions abstenu de prendre part à ce débat ². Nous venons de consacrer huit mois à lire les principaux ouvrages qui, depuis le XVII^e siècle jusqu'à nos jours, se sont occupés de l'introduction du Christianisme dans les Gaules, et notre conviction bien arrêtée est que l'Évangile a été prêché dès le premier siècle dans beaucoup de nos diocèses, et que le martyre de S. Firmin, tout

¹ *Histoire de S. Firmin, martyr, premier évêque d'Amiens*. Arras, 1861, in-8°.

² Cette question a été, sinon traitée, du moins abordée au congrès archéologique de Laon (1858) que j'avais l'honneur de présider, et au congrès scientifique d'Amiens (1867), dont j'étais l'un des Secrétaires généraux.

impossible qu'il soit d'en préciser la date, doit être circonscrit dans la première moitié du II^e siècle.

L'importance de cette question exigera d'assez longs développements que nous réservons pour un chapitre spécial. Nous écarterons donc toute discussion chronologique du récit que nous allons faire de la vie et du martyre de S. Firmin, en prenant pour principal guide, à l'exemple de M. Salmon, non point les Actes édités par Bosquet ¹, mais ceux qu'a publiés le P. Stilling ². Ces derniers, que nous croyons remonter au V^e siècle, méritent plus de confiance par là même qu'ils sont conformes à tous les antiques manuscrits liturgiques de l'Église d'Amiens. Nous aurons soin d'indiquer dans des notes les principales variantes du texte de Bosquet, variantes qui, à elles seules, suffiraient à démontrer que c'est là une copie fautive, postérieure aux Actes adoptés par les Bollandistes et par M. Salmon. Nous devons toutefois faire remarquer que nous aurons à signaler un certain nombre d'invraisemblances, communes à toutes les versions, qui proviennent, soit de l'impéritie des copistes, soit de la faute de l'auteur, déjà éloigné des temps dont il parle, et mêlant quelques traditions orales aux documents authentiques qu'il avait sous les yeux.

Alors que la foi chrétienne, malgré la rage des persécutions, commençait à fleurir dans les diverses

¹ *Historiæ ecclesiæ Gallicanæ a Jesu Christi evangelio in Galliis usque ad datam a Constantino imp. ecclesiæ pacem.* In-4^o, 1636, deuxième partie, pag. 146.

² *Acta sanctorum septembris*, t. VII, p. 51.

constance des traditions qui régnèrent jusqu'au XVII^e siècle dans les Églises de France, sur l'époque où vécurent leurs premiers fondateurs. C'est là un argument qui ne saurait être invoqué en faveur de S. Firmin, puisque les anciens monuments liturgiques de notre diocèse restent muets sur ce point. Aussi l'opinion qui place nos premiers martyrs sous le règne de Dioclétien put s'introduire facilement chez nous, où elle régna à peu près sans conteste depuis les innovations liturgiques de Mgr de La Motte.

M. Ch. Salmon a éveillé, le premier, l'attention sur cette question chronologique, en consacrant un important chapitre, dans son *Histoire de S. Firmin*, à l'époque de la vie et de la mort de notre premier pontife. L'Académie des inscriptions, en 1862, décerna à cet ouvrage une mention honorable ; mais le rapporteur, M. Alfred Maury, en blâma le système historique, au nom de la Commission¹. L'année suivante, M. Ch. Dufour, alors président de la Société des Antiquaires de Picardie, consacra son discours de séance publique à combattre la même opinion². M. Salmon répondit à ses deux contradicteurs par la publication de ses *Recherches sur l'époque de la prédication de l'Évangile dans les Gaules et en Picardie*, excellente dissertation où, tout en justifiant ses doctrines, il relève les nombreuses erreurs de ses adversaires. Ces erreurs ont été de nouveau réfutées, mais avec une regrettable vivacité, par M. l'abbé Richard, dans un ouvrage de haute érudition³, dont nous ne

¹ *Rapport fait à l'Institut au nom de la Commission des antiquités nationales de l'Académie des inscriptions et belles-lettres sur le concours de 1862.*

² *L'Apostolat de S. Firmin, premier évêque d'Amiens, rétabli au III^e siècle.* Discours prononcé à la séance publique du 7 décembre 1862, par M. Dufour.

³ *Origines chrétiennes de la Gaule et date de S. Firmin, contre Tillemont, MM. Dufour, Tailliar, Salmon, Obanos, etc., et Réfutation de M. Am. Thierry sur l'Église naissante, ses martyrs, leurs actes.* — Le nom de l'auteur, qui ne se trouve point dans le titre de l'ouvrage, a été révélé dans la *Foi picarde*, t. III, p. 279.

partageons point toutes les opinions, surtout en ce qui concerne la chronologie de S. Firmin.

Comme notre savant confrère beauvaisien, nous aurons à combattre les assertions de M. Tailliar ¹, président honoraire à la Cour impériale de Douai ; mais nous conserverons toujours les égards que mérite la sincérité de ses convictions, ce qui nous serait commandé, d'ailleurs, par la profonde estime que nous professons pour la loyauté de son caractère, la variété de ses connaissances et la franchise de ses sentiments religieux.

Les injures adressées aux partisans de Grégoire de Tours n'auraient point seulement pour inconvénient de gâter inutilement de bonnes raisons, elles pourraient aussi excuser, jusqu'à un certain point, les dédains immérités que nous prodiguent quelques-uns d'entre eux. Il est un de ces reproches ironiques contre lequel nous éprouvons le besoin de protester : c'est le nom d'*école légendaire* que nous infligent nos adversaires, en se donnant la qualification d'*école historique*. On voudrait faire croire par là que nous nous appuyons uniquement sur les traditions que contiennent les légendes du Moyen Age. Assurément, nous invoquons leur autorité, quand leurs récits nous paraissent dignes de foi : mais, dans la question générale qui nous occupe, nous pouvons produire de nombreux témoignages d'historiens. Nous voulons même laisser de côté ceux du Moyen Age et ne faire parler que des écrivains qui ne soient point postérieurs au VI^e siècle. Par là même qu'ils sont contemporains de Grégoire de Tours ou antérieurs à cet annaliste, ils auront plus de force pour réfuter le célèbre passage qui constitue le principal argument de nos contradicteurs. Qu'on ne s'attende point à trouver beaucoup d'imprévu dans nos citations, ni beaucoup de nouveauté dans nos arguments. Tout en y mettant un peu du nôtre, nous voulons, avant tout, grouper dans un ordre métho-

¹ *Essai sur les origines et les développements du Christianisme dans les Gaules. — Essai sur l'histoire du régime municipal romain dans le nord de la France*, p. 223.

S. Ambroise ¹ nous montrent toutes les provinces de l'Empire romain évangélisées par les Apôtres et les disciples de Jésus-Christ. S. Jérôme ², commentant le chapitre xxiv de S. Matthieu, ne croit pas qu'aucune nation ait ignoré le nom du Christ ; et S. Jean Chrysostome ³, en étudiant le même texte, se demande combien ne durent pas être extraordinaires les pérégrinations des Apôtres, puisque S. Paul, à lui seul, a semé la parole divine depuis Jérusalem jusqu'en Espagne.

Il résulte de tous ces témoignages que la propagation de l'Évangile n'a pas été lente, mais, tout au contraire, extrêmement rapide, comme nous le dit S. Hilaire de Poitiers ⁴ ; que les Apôtres et leurs disciples immédiats ont évangélisé toutes les nations, c'est-à-dire, tout au moins, les provinces de l'empire romain et les contrées qui étaient fréquentées par les maîtres du monde. Comment admettre un seul instant que les missionnaires de la nouvelle Foi aient privé la Gaule de leurs prédications, cette contrée si romaine, si accessible par ses nombreuses voies, si liée aux intérêts de la métropole, et s'identifiant si bien à elle par ses croyances, ses mœurs, ses monuments et ses institutions. Eh quoi ! les Apôtres et leurs disciples auraient pénétré dans les contrées les plus barbares de l'Afrique et de l'Asie, en bravant les difficultés des chemins et de l'éloignement, et ils auraient volontairement fermé les yeux sur un pays justement célèbre, où prospérait la civilisation, où il était si facile de se rendre, soit par mer, soit par terre ! Les successeurs immédiats de S. Pierre auraient oublié les pres-

¹ Le traité *De excidio Hieros* (l. II) attribué d'abord à S. Hégésippe, puis à S. Ambroise, mais qu'on s'accorde à placer au IV^e siècle, s'exprime ainsi : *Ex quo cœpit congregatio christianorum, in omne hominum penetravit genus, nec ulla natio romanæ orbis remansit quæ cultus ejus expers relinqueretur.*

² *Non puto aliquam mansisse gentem quæ Christi nomen ignoret.*

³ *In Matth., c. xxiv.*

⁴ *Prædicationis regni Dei non fuit lenta properatio, sed in omnem terram indefessa mobilitate et celeri transcurrit. In Psalm., CXLVII.*

criptions du divin Maître, ou, du moins, leur esprit de prosélytisme se serait évanoui devant les barrières des Alpes et du Rhin ! Mais a-t-on fourni l'ombre d'un argument pour expliquer comment la Gaule aurait été l'objet d'un si singulier mépris, la victime d'une si étrange exception ? A-t-on essayé de nous apprendre pourquoi il ne faudrait pas la compter parmi ces nations, ces provinces de l'Empire, dont l'évangélisation nous est affirmée par des témoignages si nombreux, si irrécusables, si voisins des événements, si divers d'origine, formulés par des auteurs qui écrivaient, les uns contre les Juifs, les autres contre les Gentils, tous également intéressés à démentir un fait qui aurait été controuvé ou exagéré ? Puisqu'on ne nous donne point la solution de ce problème, nous sommes en droit, même avant d'avoir produit des textes plus précis et plus spéciaux, de conclure que la Gaule, aussi bien que les autres provinces romaines, a été évangélisée pendant les deux premiers siècles.

III. — PREUVES INDIRECTES DE L'INTRODUCTION DU CHRISTIANISME DANS LES GAULES, AVANT LE III^e SIÈCLE.

Nous voulons grouper dans ce chapitre les principales preuves de l'évangélisation de l'Espagne et de l'Angleterre avant le III^e siècle, époque que nos adversaires assignent à la prédication des Gaules. S'il est avéré que l'Ibérie et la Grande-Bretagne ont reçu des missionnaires aux deux premiers siècles, il faudra bien admettre qu'ils ont suivi, les uns, la voie Aurélienne, qui conduisait de Rome à Cadix, en longeant les côtes maritimes de la Gaule méridionale ; les autres, la voie militaire qui, partant de Rome, aboutissait à Gessoriacum (Boulogne), d'où l'on s'embarquait pour les îles Britanniques. Or, tous les monuments historiques démontrent que l'usage invariable des premiers prédicateurs était de semer la parole divine partout où ils passaient : donc ils n'ont pas pu traverser une grande partie des Gaules sans l'évangéliser, et il serait tout à fait illogique de supposer que le zèle des Apôtres et de leurs dis-

Apollinaire, S. Paulin de Nôle n'ont rien dit sur le sujet qui nous occupe. Mais, n'est-ce pas violer une des règles les plus incontestées de la critique historique que d'invoquer l'affirmation isolée d'un écrivain, qui souvent s'est contredit lui-même, et d'opposer le silence de quelques auteurs, qui n'étaient pas obligés d'aborder cette question, à des témoignages très-nombreux et très-variés, les uns datant de la même époque, les autres plus rapprochés des événements qu'ils racontent ? Ce sont ces attestations que nous allons produire, en nous renfermant dans les limites des six premiers siècles : elles montreront, tout aussi bien que celles qui concernent l'Angleterre et l'Espagne, que lorsque les écrivains que nous avons cités dans notre deuxième chapitre, proclamaient la diffusion apostolique de l'Évangile dans toute l'étendue de l'empire romain, ils ne se sont point laissé entraîner, comme on les en accuse, à des exagérations oratoires, mais qu'ils ont basé leurs généralités sur des faits précis et positifs.

I^{er} SIÈCLE. — S. Paul, dans sa seconde épître à Timothée, le prie de venir le rejoindre au plus tôt, parce que ses disciples étaient alors dispersés de tous côtés. « Démas, dit-il, s'en est allé à Thessalonique, Crescent en Galatie, Tite en Dalmatie ¹ » ; par Γαλατία, faut-il entendre la Galatie, province de l'Asie-Mineure, ou bien la Gaule ? Il est certain que ces deux pays ont été désignés par le même nom. Diodore de Sicile a pris soin de nous apprendre que nous devons notre origine à Galatus, fils d'Hercule. Au III^e siècle, Philostrate, dans sa *Vie des Philosophes*, s'étonne que Phavorinus, natif d'Arles, dans la Galatie occidentale, parlât si bien la langue grecque. Strabon, et Ammien Marcellin nous disent que les Grecs désignaient les Gaulois sous le nom de Galates ². Le doute pourrait donc être permis sur la véritable signification géographique du

¹ Demas... abiit Thessalonicam, Crescens in Galatiam, Titus in Dalmatiam, c. iv, 9 et 10.

² Plutarque, dans sa *Vie de César*, nomme toujours la Gaule Γαλατία.

tionne la *Notice des Gaules*. C'est un acte apocryphe qui ne mérite aucune confiance. » Il faudrait autre chose qu'une telle allégation pour faire rejeter l'existence d'un concile qui a été admis par Baluze, Baronius, Bini, Bosquet, Cossart, Hardouin, Labbe, Longueval, Sirmond, Henri de Valois, etc. Tillemont lui-même, dont ce concile dérange le système, ne peut s'empêcher d'en reconnaître l'authenticité et laisse échapper à regret cet aveu : « Ce qui donne lieu de croire qu'il y avait des évêques établis en plusieurs lieux ¹ ».

III^e SIÈCLE.— S. Cyprien, évêque de Carthage, adressa, en 254, au pape S. Étienne, une lettre pressante pour l'engager à faire déposer Maxime, évêque d'Arles, qui propageait les erreurs de Novatien. Il y dit que Faustin, évêque de Lyon, lui avait écrit *deux fois* à ce sujet. « Marcien, ajoute-t-il, se vante *depuis longtemps* de son adhésion à la secte de Novatien et de sa rupture avec notre communion... C'est déjà trop que, *dans les années qui viennent de s'écouler*, un si grand nombre de nos frères soient morts sans avoir reçu la paix de l'Église ² ».

Il est impossible de concilier ce texte avec l'opinion qui fait fonder nos Églises, et spécialement celle d'Arles, en 250. Supposons un instant, avec M. Tailliar, que l'évêque de cette cité, S. Trophime, ait pu être déposé en 252 et remplacé alors par Marcien. La dénonciation de ses erreurs par Cyprien ayant eu lieu en 254, comment faire concorder ce rapide espace de deux années avec le temps qu'ont dû exiger les deux communications de Faustin, évêque de Lyon ; avec les défections des fidèles, qui ont eu lieu *annis istis superioribus* ; avec le schisme de Marcien, qui date de longtemps, *qui jampridem jactat et prædicat* ? Aussi, M. Tailliar commence-t-il par dire que « cette lettre est apocryphe ». C'est, assurément, un argument commode pour se débarrasser des textes gênants, et on abuse trop contre nous de ce facile procédé. Baluze et les autres édi-

¹ *Hist. eccl. des six premiers siècles*, IV, p. 441.

² *Patrol. lat.*, t. III, col. 990.

suffisant pour prouver que les premiers siècles de notre ère ont cru que la Gaule a été évangélisée par les disciples de S. Pierre et de S. Clément.

§ II. — *Traditions des Églises de France.*

Le R. P. Picardat, dans une dissertation manuscrite qu'il a bien voulu nous communiquer, a réuni tous les passages des écrivains du Moyen Age qui attestent la prédication dans les Gaules au premier siècle. L'espace ne nous permet point d'aborder ces longues énumérations, et d'ailleurs nos adversaires conviennent que les auteurs du Moyen Age, à très-peu d'exceptions près ¹, sont favorables au système que nous défendons. On peut signaler quelques divergences sur tel ou tel saint, mais il y a uniformité de croyance sur la question générale. Nous ne reproduirons donc pas ici les témoignages de Paul Warnefride, Paschase Radbert, Raban-Maur, Hincmar, S. Adon, Usuard, Flodoard, Abbon, Yves de Chartres, Anselme de Laon, Pierre le Vénérable, Odréric Vital, Innocent III, Albert le Grand, Vincent de Beauvais, S. Thomas d'Aquin, S. Bonaventure, etc., ni les assertions des martyrologes et des légendaires. Nous nous bornerons à constater que, jusqu'au XVIII^e siècle, une quarantaine des Églises de France se sont glorifiées d'avoir été évangélisées par des disciples de Notre-Seigneur ou par ceux des Apôtres ².

¹ Le moine Léthalde, écrivain du X^e siècle, dans sa *Vie de S. Julien du Mans*, reproduit l'opinion historique de S. Grégoire de Tours, tout en reconnaissant qu'elle est opposée à la tradition. M. Tailliar invoque quelques passages des martyrologes de Bède et de Raban-Maur; mais on sait combien ils ont été interpolés. Les martyrologes de S. Adon et d'Usuard, qui sont considérés comme authentiques par les critiques les plus compétents, constatent les origines apostoliques des Églises d'Arles, Vienne, Périgueux, Saintes, Trèves, Narbonne, etc.

² Arles (S. Trophime), Aix (S. Maximin), Apt (S. Auspice), Bayeux (S. Exupère), Beauvais (S. Lucien), Béziers (S. Aphro-

M. Tailliar voudrait ruiner l'autorité de la tradition en disant (p. 54) que : « lorsqu'elle est dépourvue de ses trois conditions d'ancienneté, de perpétuité, d'universalité, elle est insuffisante ; on peut même dire qu'elle n'existe pas ». Ne demandons pas à la tradition historique les caractères que l'Église réclame pour la tradition dogmatique. Certaines traditions locales sont parfaitement incontestables et ne sauraient, en raison même de leur intérêt restreint, devenir universelles. Nous convenons qu'en ce qui concerne tel ou tel saint, on ne pourrait point toujours, faute de documents, prouver que la tradition qui le place au premier siècle est ancienne et perpétuelle. Mais quant à la tradition générale de l'évangélisation des Gaules aux temps apostoliques, nous pouvons affirmer qu'elle a pour elle l'ancienneté : qu'on relise nos textes ; la perpétuité : elle n'a été interrompue qu'au XVII^e siècle ; l'universalité : toutes nos provinces se sont montrées unanimes.

Il ne faut pas oublier que la tradition est un des éléments de la science historique : on doit la discuter quand elle est en désaccord avec d'autres renseignements : mais on ne saurait lui opposer purement et simplement une injuste fin de non-recevoir. Qu'on agisse ainsi vis-à-vis des traditions populaires, on ne s'expose qu'à rejeter parfois un certain fonds de vérités mêlées à des fables : mais qu'on tienne la même rigueur à des traditions qui se retrouvent sur tous les points de la France et du

dise), Bourges (S. Ursin), Châlons-sur-Marne (S. Memmie), Chartres (S. Aventin), Clermont - Ferrand (S. Austremoine), Évreux (S. Taurin), Le Mans (S. Julien), la Limagne (S. Nectaire), Limoges (S. Martial), Lodève (S. Flour), Marseille (S. Lazare), Meaux (S. Sanctin), Metz (S. Clément), Nantes (S. Clair), Narbonne (S. Paul Serge), Orange (S. Eutrope), Paris (S. Denis), Périgueux (S. Front), Reims et Soissons (S. Sixte et S. Sinice), Rouen (S. Nicaise), Saintes (S. Eutrope), Séz (S. Latuin), Senlis (S. Rioul), Sens (S. Savinien), Toul (S. Mansuet), Toulouse (S. Saturnin), Tours (S. Gatien), Trèves (S. Valère), le Velay (S. Georges), Verdun (S. Sanctin), Vienne (S. Crescent), etc.

monde catholique, dans tous les siècles de l'Église ; dont l'origine se perd dans la nuit des temps ; qui concordent entre elles malgré l'éloignement des lieux ; qui sont en harmonie avec l'enseignement général de l'histoire ; qui sont consignées dans les plus vénérables monuments de la liturgie ; c'est vouloir renverser les lois de la critique et supprimer l'une des sources de la vérité.

§ III. — *Autorité liturgique.*

Toutes les liturgies qui se sont succédé jusqu'au XVII^e siècle sont unanimes dans leur croyance à l'évangélisation des Gaules aux temps apostoliques. Nous savons bien que ce n'est point là une autorité irréfutable, en matière d'histoire : mais on conviendra que ces traditions, auxquelles on inflige l'épithète méprisante de *populaires*, sont élevées par les antiques liturgies à un rang très-officiel, et qu'elles peuvent répondre à leurs détracteurs que possession vaut titre.

Tandis que les réformateurs des bréviaires français, souvent suspects de jansénisme, se laissèrent gagner par les innovations de Launoy, le bréviaire romain resta fidèle aux anciennes traditions. Quand la liturgie universelle fut introduite en France, chaque diocèse soumit son *Propre* des saints à l'approbation du Saint-Siège, et la Congrégation des Rites, après mûr examen, sanctionna beaucoup de légendes qui font remonter au premier siècle l'origine de nos Églises¹, alors même que le Martyrologe romain avait donné des indications contraires.

Ces décisions n'ont assurément aucune autorité doctrinale, mais on ne saurait leur contester une haute valeur, au point de vue de la critique historique.

Au sujet du célèbre décret concernant S. Martial, rendu par Pie IX, le 18 mai 1854, M. Tailliar (p. 49) : « bénit la haute sagesse du souverain Pontife Pie IX et

¹ Propres des diocèses de Limoges, Aix, Sens, Chartres, Auch, Beauvais, Cahors, Le Puy, Bayeux, Autun, Marseille, Tulle, etc.

l'intelligence pénétrante du cardinal Antonelli, dont on ne saurait trop louer la sollicitude et la circonspection dans ces matières délicates », et il ajoute en note : « Ce décret relatif à S. Martial se borne à déclarer, ce qui nous semble parfaitement juste, que l'éloge et le culte de ce saint sont établis de temps immémorial : *constare ab immemoriali de elogio et cultu de quo agitur*. Mais il ne décide pas, comme l'articulait la requête de Mgr l'Évêque de Limoges, que S. Martial était l'envoyé de S. Pierre et l'un des soixante-douze disciples du Christ. »

M. Tailliar reconnaîtra facilement qu'il est dans une complète erreur, en parcourant le document officiel qui concerne cette cause ¹.

Quand Mgr de Buissas, évêque de Limoges, soumit à l'approbation du Saint-Siège le *Propre des saints* de son diocèse, il conserva à S. Martial le titre et le culte d'Apôtre, que lui donna toujours la tradition. Le secrétaire de la Congrégation des Rites proposa de remplacer le culte d'apôtre par celui de confesseur pontife, en partant de ce principe incontesté que c'est seulement à ceux qui ont fait partie des disciples de Notre-Seigneur qu'on peut, par privilège, étendre le culte décerné aux Apôtres. Cette cause historico-liturgique fut débattue devant les cardinaux de la Congrégation des Rites qui, le 8 avril 1854, reconnurent à l'Église de Limoges le droit d'honorer son premier évêque du culte et du titre d'apôtre et d'insérer dans sa liturgie qu'il avait été l'un des soixante-douze disciples du Christ. C'est ce décret qu'approuve le Saint-Père, en constatant l'antiquité du culte spécial d'Apôtre, qui avait été mis en question, *cultu de quo agitur*. Ainsi donc, M. Tailliar doit nous permettre d'inscrire au profit de notre opinion, et non de la sienne, « la haute sagesse du souverain Pontife Pie IX et l'intelligence pénétrante du cardinal Antonelli ».

¹ *Lemovicen. Confirmationis elogii et cultus ut apostoli quo S. Martialis primus Lemovicensium episcopus hactenus gavisus est ab immemorabili tempore et ex constitutionibus apostolicis*. Lemoviciis, 1855.

V. — RÉFUTATION DES PRINCIPALES OBJECTIONS CONTRE L'ÉVANGÉLISATION DES GAULES AU I^{er} SIÈCLE.

Quand de solides arguments établissent un fait, il ne saurait être mis en doute par quelques objections dont on ne trouverait point la solution. S'il n'en était pas ainsi, que d'événements ne pourrait-on pas exclure du domaine de la certitude, sous prétexte que tel chroniqueur n'en a point parlé, que tel autre paraît avoir rendu un témoignage contraire, que ceux-ci sont en contradiction sur certains détails, que ceux-là laissent dans l'ombre une partie de la question. Appuyé sur ce principe de critique, nous pourrions dire que nous croyons avoir prouvé l'évangélisation des Gaules, au I^{er} siècle, d'une manière assez péremptoire, pour que ce système historique ne puisse être battu en brèche, même par des objections que nous ne pourrions résoudre. Mais toutes celles qu'on a accumulées sont loin d'être irréfutables et peuvent même nous fournir de nouveaux arguments. Nous allons les grouper dans un ordre méthodique, pour maintenir la clarté dans nos débats, et nous examinerons successivement les objections tirées : 1^o de S. Sulpice Sévère et de S. Grégoire de Tours ; 2^o de certaines données historiques ; 3^o de la philologie ; 4^o de l'archéologie ; 5^o de la vraisemblance historique.

§ I. — *Objections tirées de saint Sulpice Sévère et de saint Grégoire de Tours.*

Sulpice Sévère, en parlant de la cinquième persécution qui eut lieu en 177, sous Marc-Aurèle, nous dit que « c'est alors qu'on vit pour la première fois des martyres dans les Gaules, la religion chrétienne ayant été embrassée tardivement au-delà des Alpes ¹ ».

¹ Sub Aurelio deinde, Antonini filio, persecutio quinta agitata. Ac tum primum, intra Gallias, martyria visa, serius trans Alpes Dei religione suscepta. *Hist. sacra*, l. II, c. 32. *Patrol. lat.*, XX, col. 147.

Nos adversaires qui n'ont que deux textes dans leur arsenal, celui-ci et celui de Grégoire de Tours, s'y cramponnent d'autant plus, et font valoir la qualité des témoignages à défaut de la quantité. De celui que nous venons de citer, ils concluent : 1° qu'il n'y eut point de martyrs dans les Gaules avant ceux qu'immola à Lyon la persécution de Marc-Aurèle ; 2° que le Christianisme ne pénétra chez nous que peu de temps avant le règne des Antonins.

Sulpice Sévère, dans un court abrégé d'histoire, où il résume en vingt lignes cent soixante-cinq années des annales de l'Église, n'a dû se préoccuper que des faits généraux et a pu négliger de parler des rares martyrs isolés des deux premiers siècles, comme il a omis plus tard de mentionner la destruction de la légion thébéenne. Rien n'empêche de croire que, par le mot *martyria*, il ait entendu des massacres collectifs et non des exécutions isolées, bien que nous devions loyalement reconnaître que c'est dans ce dernier sens que ce même mot est employé parfois par l'auteur ¹. Mais nous préférons dire que, dans ce chapitre, l'annaliste se contente de résumer Eusèbe qui, écrivant en Orient, n'a pas eu connaissance des martyrs primitifs des Gaules et n'a eu sous les yeux que des documents relatifs aux célèbres massacres de Lyon. Sulpice Sévère a eu tort sans doute de ne point rectifier sur ce point l'auteur qu'il analysait, mais il a pu ne voir là qu'un détail secondaire dans le rapide coup-d'œil d'ensemble qu'il jetait sur les persécutions générales.

Mais, dira-t-on, l'historien ne nous livre-t-il pas sa propre pensée, en ajoutant que la Foi ne s'est introduite que tardivement dans les Gaules ? Ici, on interprète abusivement le texte que nous avons cité. Il y est dit que la religion chrétienne fut embrassée (*suscepta*), et non point prêchée, fort tard dans les Gaules, ce qui est tout différent. Nous ne sommes pas en contradiction avec l'évêque de Bourges, quand nous disons que le Christianisme, importé

¹ Lib. II, cap. 47.

dans les Gaules au I^{er} siècle, n'y remporta que des succès partiels, que les persécutions arrêtaient si bien ses développements que les missionnaires du III^e siècle et du suivant trouvèrent presque partout le paganisme en vigueur, et que leurs efforts auraient peut-être échoué de nouveau sans la conversion de Constantin. Les légendes de S. Martin, de S. Amand, de S. Valery et de S. Berchond, de S. Honoré et de bien d'autres nous prouvent que les croyances païennes avaient encore de profondes racines du IV^e au VII^e siècle¹. Il suffisait qu'il y eut dans la Gaule des deux premiers siècles un certain nombre de chrétiens pour que les nombreux écrivains que nous avons cités dans le chapitre précédent aient parlé de la prédication de l'Évangile dans nos contrées ; mais Sulpice Sévère, se plaçant à un point de vue différent, et considérant la masse restée païenne jusqu'au IV^e siècle, a dit avec raison que la Foi avait triomphé tardivement dans les Gaules.

M. Paulin Pâris, dans sa nouvelle édition de l'*Histoire littéraire de la France* (t. 1, p. 441), propose une autre interprétation, en croyant que le passage en question a été obscurci par le mauvais placement d'une virgule : « J'irai même, dit-il, au-delà de MM. Darras, Arbellot, de Bausset, Roquefort, en proposant de rapporter le *serius* de Sulpice aux persécutions qui auraient frappé assez tard sur la Gaule déjà convertie au Christianisme. C'est ainsi, je le pense, que l'eût entendu Dom Rivet lui-même, s'il n'eût pas écouté, dans la discussion des faits de cet ordre, une passion regrettable. Chose singulière, le savant bénédictin veut que l'édit de Domitien, rendu en 94 contre les philosophes, ait fait refluer aussitôt dans la Gaule les études philosophiques, et il n'admet pas que les nombreuses persécutions faites contre les chrétiens, durant les deux pre-

¹ A Rome même, l'idolâtrie n'était pas détruite à la fin du IV^e siècle, témoin la tentative d'une partie du sénat, sous le règne de Théodose, pour la restauration officielle du culte païen. Le polythéisme avait encore, à cette époque, une certaine vitalité, comme le prouve le poème anonyme, composé en 394, que M. Morel a publié dans la *Revue archéologique* (juin et juillet 1868)

miers siècles, aient fait refluer dans les Gaules les chrétiens chassés de Rome et les prédications évangéliques. »

A l'appui de cette interprétation, nous ferons remarquer que parmi les évangélisateurs des Gaules, que nous plaçons au premier siècle, il en est fort peu qui aient subi le martyre ; presque tous sont honorés du culte de confesseurs pontifes.

Si nos contradicteurs ne veulent point admettre ces explications, ils seront toujours obligés de convenir que Sulpice Sévère et Grégoire de Tours émettent une opinion contraire à celle d'une foule d'écrivains qui leur sont contemporains ou antérieurs, et que dès lors nous avons le droit de n'en pas tenir compte. Et qu'on veuille bien se rappeler que, parmi les témoignages que nous avons cités, il en est peu qui soient empruntés à des légendes, parce que nous n'avons pas voulu nous exposer à une fin de non recevoir basée sur les erreurs que peuvent contenir ces documents. Il ne faudrait pourtant point abuser de nos concessions, en exaltant l'infailibilité de Sulpice Sévère : car nous pourrions rappeler que ses assertions sont loin d'être incontestables, comme lorsqu'il prétend que Néron, réalisation de l'Antéchrist, était encore en vie au V^e siècle ; lorsqu'il nous dit que Titus, en haine des juifs et des chrétiens, fit mettre le feu au temple de Jérusalem ; lorsqu'il raconte que Trajan défendit de persécuter les chrétiens, ce qui est formellement contraire à la teneur de sa lettre à Pline. Aussi Mamachi a-t-il porté ce sévère jugement : « Je crois peu à Sulpice Sévère qui se trompe souvent et se montre peu habile en histoire ¹. »

Grégoire de Tours, auquel on peut reprocher d'aussi nombreuses erreurs ², sans que sa sincérité soit mise en

¹ *Sulpitio non credam erranti sæpe et minus perito historiarum Orig. et antiq. christian.*, II, 270.

² C'est précisément dans le chapitre qu'on invoque contre nous que se trouvent des erreurs de chronologie incontestées relativement à S. Sixte, S. Laurent, S. Hippolyte, Valentin, Novatien, etc. M. Jehan de Saint-Clavien et M. l'abbé Rolland ont fort bien démontré que Grégoire de Tours ne connaissait que fort im-

cause, a fourni à l'école de Launoy son principal argument. « Du temps de Dèce, nous dit-il ¹, sept évêques furent envoyés pour prêcher la foi dans les Gaules, comme l'atteste l'histoire de la passion du martyr S. Saturnin. Elle s'exprime en ces termes : « Sous le consulat de Dèce et de Gratus, comme on s'en souvient par une tradition fidèle, la ville de Toulouse reçut son premier évêque, S. Saturnin. » Voici donc les évêques qui furent envoyés : « Gatien, à Tours ; Trophime, à Arles ; Paul, à Narbonne ; Saturnin, à Toulouse ; Denis, à Paris ; Austremoiné, chez les Arvernes ; Martial, à Limoges ».

M. l'abbé Faillon (*Mon. inéd.*, II, 370) a parfaitement expliqué la méprise de Grégoire de Tours. Nous possédons les Actes de S. Saturnin, où il est dit qu'il vint à Toulouse sous le consulat de Dèce (erreur que nous expliquerons plus tard), mais où il n'est fait aucune mention de ses compagnons. D'un autre côté, nous connaissons les Actes de S. Ursin qui énumèrent les sept évêques, parmi lesquels il place S. Denis, en attribuant leur mission à S. Pierre. Grégoire de Tours, sachant fort bien que S. Denis n'avait pas été envoyé par le Prince des Apôtres, a reconnu là une faute chronologique ; en voulant la corriger, il est tombé dans une bien plus grave erreur et il a

parfaitement l'histoire de ses propres prédécesseurs. Sur la valeur historique de cet annaliste, voir dans les *Annales de Philosophie*, février 1862, un article de M. Leroy de la Marche ; M. KRIËS, de *Vita et scriptis Gregorii* ; un article de M. Ch. Salmon dans la *Revue de l'Art Chrétien*, sept. et nov. 1869.

¹ Hujus tempore, septem viri episcopi ordinati ad prædicandum in Gallias missi sunt, sicut historia passionis sancti martyris Saturnini denarrat. Ait enim : « Sub Decio et Grato consulibus, sicut fideli recordatione retinetur, primum ac summum Tolosana civitas sanctum Saturninum habere cœperat sacerdotem. • Hi ergo missi sunt : Turonicis, Gratianus episcopus ; Arelatensibus, Trophimus episcopus ; Narbonæ, Paulus episcopus ; Tolosæ, Saturninus episcopus ; Parisiis, Dionysius episcopus ; Arvernensibus, Austremoineus episcopus ; Lemovicis, Martialis est destinatus episcopus » (*Hist Franc*, I, c. 28).

appliqué aux sept évêques l'attribution du règne de Dèce qu'il avait trouvée dans les Actes de S. Saturnin. Quand nos adversaires nous reprochent de nous « cramponner à des légendes qu'ont rejetées nos savants les plus orthodoxes ¹ », ils devraient bien se rappeler que Grégoire de Tours n'a basé son opinion que sur une légende, et, qui pis est, sur une légende dont nous démontrerons le peu de valeur.

L'évêque de Tours s'est donné d'ailleurs de fréquents démentis. Il a inséré, dans son *Histoire des Francs*, la lettre adressée par sept évêques à Ste Radegonde, où il est dit que « dès la naissance de la religion catholique, on commença à respirer l'air de la Foi dans les Gaules ; » nous avons vu plus haut qu'il place au premier siècle l'apostolat de S. Eutrope, de S. Ursin et de S. Saturnin.

Que faut-il conclure de ces contradictions ? que S. Grégoire de Tours, à une époque où manquaient les moyens de communications pour s'enquérir des traditions locales, a pu rester dans le doute sur la véritable date de l'évangélisation des Gaules ; sans se prononcer sur ce point, il aura tantôt exprimé les traditions qui parvenaient jusqu'à lui et tantôt accueilli l'opinion contraire consignée dans une légende fautive qu'il avait sous les yeux. On s'expliquerait ainsi ses précautions de citation ² et le vague de certains renseignements ³. Ou bien encore, comme l'a cru Tillemont, on pourrait en induire qu'il a existé au VI^e siècle deux traditions contradictoires sur l'époque de l'introduction du Christianisme. Mais nous ajouterons qu'il ne peut y avoir parité de valeur entre deux traditions dont l'une n'a trouvé d'écho que dans Grégoire de Tours et peut-être dans Sulpice Sévère, tandis que l'autre a été acceptée par un si grand nombre d'écrivains contemporains ou antérieurs.

¹ MAURY, *Rapport à l'Institut sur le concours de 1862*.

² Ut fertur — fama ferente.

³ Ainsi pour S. Austremoine, il se contente de nous dire qu'il fut envoyé par les évêques de Rome. *Glor. Conf.*, c. 30.

la phase juive, qui comprendrait les cinq premiers papes ; la phase grecque (109-192) et la phase latine. La première ne se serait nullement occupée des Gaules ; la seconde aurait fondé les sièges gallo-grecs des bords du Rhône ; à la troisième serait due l'érection des sept premières Églises gallo-latines, au midi, à l'est et au nord de la France. Quand bien même cette classification ne serait pas complètement arbitraire, nous pourrions toujours dire qu'elle ne prouve absolument rien. Les successeurs des Apôtres, quelle que fût leur nationalité, n'en héritaient pas moins de leurs droits et de leurs devoirs, et ils ne pouvaient oublier que c'est à eux, comme au Collège apostolique, que le divin Sauveur avait intimé cet ordre : *Docete omnes gentes*.

Notre savant collègue insiste beaucoup sur un autre argument qui lui paraît décisif : « L'état social au milieu duquel vivent ces saints, nous dit-il (p. 197), l'administration romaine organisée de leur temps, les institutions judiciaires alors en vigueur, les lois qui leur sont appliquées sont du III^e et non du I^{er} siècle ». Sur quoi s'appuie-t-on pour produire une affirmation si positive ? sur quelques détails des légendes écrites du V^e au X^e siècle. Est-ce que leurs auteurs, peu versés dans la science de l'antiquité, ne se souciant guère de faire de la couleur locale, n'ont pas dû souvent confondre les temps et les lieux, donner aux localités les noms qu'elles portaient de leur temps, et rajeunir les mœurs et les institutions dont ils avaient à parler. Nous irons plus loin que M. Tailliar, et nous dirons que certains détails historiques de ces légendes ont une physionomie toute mérovingienne. On n'en conclura pas assurément que les saints dont elles racontent la vie n'ont vécu qu'au VI^e ou VII^e siècle, mais que leurs biographes ont agi souvent comme ces peintres du XVI^e siècle, qui donnaient aux Apôtres l'allure et les costumes des cours de François I^{er} ou de Charles-Quint.

C'est précisément l'état de la Gaule au I^{er} siècle qui nous démontre l'invraisemblance de l'oubli qu'en auraient

